

SPIRIDONAKIS, Basile G. Grecs, *Occidentaux et Turcs de 1054 à 1453 : Quatre siècles d'histoire de relations internationales*. Thessaloniki (Grèce), Institute for Balkan Studies, no. 239, 1990, 219 p.

Maurice Poncelet

Volume 23, numéro 1, 1992

L'effacement de la confrontation est-ouest et la remise en cause des alliances

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702987ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702987ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poncelet, M. (1992). Compte rendu de [SPIRIDONAKIS, Basile G. Grecs, *Occidentaux et Turcs de 1054 à 1453 : Quatre siècles d'histoire de relations internationales*. Thessaloniki (Grèce), Institute for Balkan Studies, no. 239, 1990, 219 p.] *Études internationales*, 23(1), 212–214. <https://doi.org/10.7202/702987ar>

négociations relatives notamment à l'Antarctique, au bannissement des armements chimiques et surtout au vaste secteur de l'Environnement. Dans ce dernier cas, un des collaborateurs ne manque pas de souligner l'originalité des solutions retenues dans le Protocole de Montréal de 1987 relatif à la protection de la couche d'ozone, solutions qui pourraient inspirer des progrès encore plus grands. À la fin de l'ouvrage, on retrouve une liste systématique des défis auxquels seront confrontés les diplomates au cours de la prochaine année et une chronologie par sujets d'événements récents dignes d'intérêt.

Ce premier tome des «Diplomatic Records» contribue à préciser et à démystifier le rôle du diplomate, ou la perception que certains peuvent en avoir, en mettant bien en évidence ses qualités de technicien des négociations internationales. L'initiative de l'école du service extérieur de la Georgetown University de le publier et de mettre ainsi l'accent sur le rôle de la diplomatie pure dans le contexte des relations internationales est donc fort heureuse et on souhaite que la suite soit d'une qualité aussi soutenue.

André Farand

*Agence Spatiale Canadienne
Montréal*

SPIRIDONAKIS, Basile G. *Greco, Occidentaux et Turcs de 1054 à 1453: Quatre siècles d'histoire de relations internationales*. Thessaloniki (Grèce), Institute for Balkan Studies, no. 239, 1990, 219 p.

Disons-le tout de suite: le livre de M. Spiridonakis n'est pas d'un abord

aisé. L'histoire de l'Empire romain d'Orient est, dans l'ensemble, mal connue des Occidentaux. Ceux-ci n'y voient guère qu'une mauvaise suite au «vrai» Empire romain, terminée par la catastrophe de 1453, plus ou moins justifiée par le schisme religieux et les fameuses querelles byzantines.

C'est là méconnaître volontairement ou involontairement, des faits importants: – la survie, en Orient, de l'empire romain, pendant près d'un millénaire: de 476, chute de l'empire d'Occident, à 1461, chute de Trébizonde; – l'existence d'une civilisation brillante et, compte tenu de l'époque, relativement tolérante; – la formation et le développement des Églises orthodoxes; – et les responsabilités énormes de l'Occident: désirs de la Papauté de recréer l'unité chrétienne, rapacité des États commerçants: Venise et Gènes, volonté de conquêtes des Francs, des Normands, des Catalans, etc...; bref, disons-le franchement, un véritable colonialisme.

Il est donc intéressant de recueillir une opinion «orientale». Et, à cet égard, l'auteur nous prévient, dès la préface (p. 12): «Nous devons admettre que la valeur de notre interprétation ne peut être que relative; nous n'avons fait qu'exprimer notre point de vue.»

M. Spiridonakis a choisi d'étudier les quatre derniers siècles de l'Empire d'Orient, ceux qui vont de 1054, rupture définitive de l'Union religieuse avec Rome, à 1453, prise de Constantinople par les Turcs, en analysant les rapports complexes entre les trois grands acteurs: Byzance, Occident, Turcs. Le lecteur peut parfois – souvent en mon cas – avoir des

difficultés à se reconnaître au milieu de tous ces personnages aux noms grecs, slaves, turcs; mais l'ouvrage constitue une bonne base d'études, renforcée par de très nombreuses références et une excellente bibliographie. Au reste, la conclusion de dix pages constitue un très bon résumé.

Sans rentrer dans le détail des divers événements, le livre de M. Spiridonakis permet une meilleure compréhension de problèmes, toujours actuels: coexistence, pacifique ou non, des Slaves du Sud, rapports Gréco-Turcs, relations entre Chrétienté et Islam et entre Catholiques et Orthodoxes. On a dit, peut-être un peu vite, que l'Histoire ne se répétait pas, mais des bases subsistent; le retour au premier plan de l'actualité internationale des pays de l'Europe de l'Est et du bassin oriental de la Méditerranée en est la preuve.

M. Spiridonakis a divisé, logiquement, même si cela implique certaines répétitions, tant événements et acteurs sont intimement liés, son étude en deux grandes parties: – le monde grec et l'Occident latin; – le monde grec et l'Orient turco-musulman.

En ce qui concerne les rapports avec l'Occident, certains mythes de l'Histoire «classique» sont détruits. Le rôle de l'Occident n'est guère reluisant: – domination économique de Venise et, à un degré moindre, de Gênes; – volonté d'hégémonie, tant spirituelle que temporelle, des Papes, liée à un fanatisme redoutable. Le Pape Grégoire VII (1073-1085) n'écrivait-il pas qu'il était préférable, pour un pays, d'être sous la tutelle des Musulmans que de rester sous l'autorité de

chrétiens qui ne voulaient pas se soumettre à l'Église romaine (p. 12); – les Croisades dont le motif théoriquement religieux n'empêchait pas pillages, rapines, tant à l'égard des sujets de Byzance que des Musulmans; – l'attaque directe contre Constantinople même par la 4^{ème} Croisade, qui aboutit à la création de l'Empire latin (1206-1261); – la recherche constante par les barons et condottieri occidentaux de fiefs dans plusieurs parties de l'Empire: Italie du sud, Grèce, Asie mineure; – les accords d'affaires, dirigés contre les Grecs, entre Musulmans d'une part, Vénitiens et Génois d'autre part. Sans oublier les Chevaliers de St-Jean d'Acre, lesquels, en 1415 aident les Ottomans à réprimer une rébellion à Smyrne (p. 170).

On comprend donc facilement la rancune et la méfiance des Grecs envers les Romains d'Occident. Par contre, à l'égard des Turco-Musulmans, les relations sont plus complexes. Certes, il y a eu guerres, conquêtes et atrocités. Mais, dans l'ensemble, les nouveaux maîtres ont manifesté une certaine tolérance envers les populations conquises et beaucoup de Grecs ont même détenu des postes importants dans l'administration et l'armée ottomanes. Quant à l'Islam, il apparut pour certains, notamment en Anatolie orientale, comme une réforme du Christianisme (p. 200); et, pour d'autres, comme un moindre mal. Comme l'exprimait le Patriarche Michel III: «Que le Musulman devienne mon maître matériel plutôt que de laisser l'Italien devenir mon maître spirituel» (p. 200).

Il semble qu'il y eût, en fait, une sorte de symbiose entre Grecs et

Turcs. Et ce à tel point qu'au milieu du 19^{ème} siècle, certains historiens grecs et russes estimaient que la conquête ottomane avait protégé l'Orthodoxie et même permis la survie de la nation grecque! Ce qui paraît quand même quelque peu exagéré mais exprime le désir du maintien de la spécificité de l'Orthodoxie.

Certes, tout fut loin d'être idyllique, alors comme après, mais il y eut indiscutablement une influence mutuelle entre Grecs et Turcs, beaucoup plus forte qu'on ne le supposait en Occident.

Que l'Empire romain d'Orient ait pu subsister près de mille ans avec des ennemis à l'Ouest, des ennemis à l'Est, des querelles à l'intérieur, un schisme religieux, est vraiment étonnant. On pourrait presque dire miraculeux puisque cela semble dû essentiellement à l'Orthodoxie qui, selon un autre historien, Michel Dendias (p. 132), a constitué pour les habitants de l'Empire un besoin d'âme et un cadre dans lequel ils confondaient patrie, race, État et culture.

En résumé, M. Spiridonakis nous apporte une autre lumière sur l'origine des problèmes de cette région du monde. La suffisance, l'intolérance, l'impérialisme, l'aveuglement occidentaux existaient déjà à cette époque de l'hellénisme médiéval.

Sommes-nous sûrs que les choses aient tellement changé?

Maurice PONCELET

Faculté d'Administration
Université d'Ottawa

AFRIQUE

STAMP, Patricia. *La technologie, le rôle des sexes et le pouvoir en Afrique*. Ottawa, Centre de recherches pour le développement international, 1990, 224 p.

Cet ouvrage, aussi disponible en langue anglaise, a d'abord été conçu comme amorce et support de discussion pour un groupe de chercheurs réunis pour faire le point sur le transfert de la technologie occidentale au Tiers-Monde. Ainsi que signalé par le titre du volume, c'est ici l'incidence inégale de ce transfert pour l'un et l'autre sexe qui sert de fil de trame au bilan esquissé.

Pour rédiger ce constat, Patricia Stamp n'a retenu que les études de cas portant sur l'Afrique «noire» et anglophone et sur la technologie, de niveau infra-industriel, appliquée aux domaines de l'agriculture, de la santé et de la nutrition.

Le plan de rédaction emprunte la trajectoire suivante: d'abord, un survol des théories du développement, puis une revue des recherches où il est fait état de transfert technologique et du rapport entre les sexes et enfin, le tracé de procédures et de questionnements à adopter pour éviter le biais et les omissions des recherches antérieures.

De façon plus substantielle, la première des trois parties de ce livre nous livre un exercice de classement des théories élaborées pour élucider le sous-développement. À ce premier classement s'en juxtapose un second, celui des théories féministes. L'éventail du premier type de théories s'étale